

# Question animale : don et contre don

Jocelyne Porcher  
Zootechnicienne et sociologue  
à l'INRA

**Aucun changement de société n'est possible sans changer notre rapport à la nature et notamment au monde animal. Comment en finir avec la domination et l'exploitation sans sombrer dans les impasses de la libération animale ? Et si nous considérons que la logique du don et du contre-don pouvait fonder d'autres rapports au monde animal ?**

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle en France, et plus précocement en Angleterre, des esprits avisés prennent conscience de la manne de rentabilité potentielle que recèlent les animaux d'élevage. Jusqu'alors et depuis des millénaires de relations domestiques, les animaux d'élevage (les chevaux, les bovins, les chèvres, les cochons, les volailles...) vivaient et travaillaient avec des humains. Ils étaient constitutifs de la famille paysanne pour le meilleur et pour le pire. Paysans et animaux vivaient ensemble et subissaient ensemble les conséquences de la violence des rapports sociaux. Avec la révolution industrielle et au nom du progrès scientifique, cette proximité entre humains et animaux est remise en question par des vétérinaires et des agronomes. La zootechnie, « *la science de l'exploitation des machines animales* », se constitue comme discipline scientifique au service du projet industriel de « production animale ». Le statut des animaux d'élevage change radicalement. Ils deviennent des ressources naturelles au même titre que le charbon ou la forêt. Ressources naturelles ambiguës toutefois car « *ces admirables machines ont été créées par des mains plus puissantes que les nôtres* » et, comme l'écrivent les zootechniciens, c'est seulement grâce à notre connaissance précise de leur fonctionnement que nous pourrions les exploiter avec profit.

## L'émergence de la machine animale

Les animaux d'élevage deviennent des machines dont il s'agit de comprendre, puis de modifier les rouages afin d'en maximiser le rendement ; les paysans deviennent des producteurs chargés de faire fonctionner ces machines sous la surveillance des ingénieurs de ces machines animales, les zootechniciens. La machine animale est entrée dans les fermes comme la machine

à tisser dans les ateliers en même temps que s'imposaient des outils agricoles de plus en plus puissants. Ces innovations ont transformé le sens du travail et la relation des paysans à leur monde. Elles ont suscité des résistances, appuyées sur un refus de la mécanisation du travail, sur le fond semblables à celles des luddites ou des canuts, et ont été renvoyées durablement dans l'esprit de l'encadrement agricole à une propension des paysans à la routine et à des résistances ataviques au changement.

Pour ce qui concerne les animaux d'élevage, cette entrée dans le monde industriel a d'abord été conceptuelle. Il a fallu construire mentalement cette machine, contre la réalité de l'existence des animaux et contre le travail réel des paysans avec leurs animaux. Les transformations de l'organisation du travail se sont faites progressivement (sélection génétique, spécialisation des races, changements dans l'alimentation des animaux...). La dispersion et l'isolement des paysans (réunis comme des pommes de terre dans un sac de pommes de terre, sans liens constitutifs entre eux, comme l'écrivait Marx) et la puissance de la domination de la bourgeoisie sur les paysans ont eu raisons des résistances paysannes. Le statut de « propriétaire » du paysan construit par la III<sup>e</sup> République pour éviter toute alliance entre ouvriers et paysans (Hervieu et Viard, 2001) a également favorisé le consentement de ces derniers aux transformations industrielles de l'agriculture. Mais à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, la critique de l'industrialisation agricole et de ses effets délétères sur les sols et sur la santé humaine est portée également par d'autres acteurs que les paysans. Cette critique concerne surtout l'agriculture mais elle questionne également la place des animaux dans l'agriculture industrielle (voir le cours aux agriculteurs de Rudolf

Steiner par exemple et le développement de l'agriculture biologique).

Entre la conceptualisation des « productions animales » et leur mise en place concrète à grande échelle, il a néanmoins fallu attendre. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale en effet que théories et systèmes de production ont pu être vraiment mis en adéquation, notamment grâce à l'industrie pharmaceutique (antibiotiques, vitamines de synthèse, vaccins...), à la mise en place de filières d'alimentation animale et à des investissements massifs des pouvoirs publics dans l'industrialisation de l'élevage. Cette industrialisation, très clairement affichée à partir des années 1970, a rencontré des résistances paysannes plus individuelles que collectives portées par la défense de savoir-faire, de races animales, de territoires, mais elle a été largement soutenue par les syndicats. Par la FNSEA mais également par la CNSTP (Confédération Nationale des Syndicats de Travailleurs Paysans), ancêtre de la Confédération Paysanne. Pour la CNSTP, il s'agissait de remettre en cause la place de la propriété dans le travail agricole, et, contrairement à la prétention de la FNSEA de rassembler dans un même syndicat patrons et salariés, de mettre en évidence les intérêts divergents au sein du monde agricole et les intérêts de classe communs des ouvriers et des paysans (Lambert, 1970). Le travail dans l'industrie des productions animales, qui a enrôlé nombre de paysans sans terre, était un bon vecteur de cet argument. Cette histoire explique en partie la difficulté actuelle à faire émerger des critiques internes au sein des systèmes industriels.

L'élevage donc a été pris en main par les industriels et, de façon massive, s'est transformé en « productions animales » i.e. en systèmes industriels destinés à produire de la matière animale : du porc, de la volaille, du veau... Cette industrie, qui est une industrie lourde, est internationalisée. On produit du cochon sur la base de la même organisation du travail en Europe, au Québec, aux USA, au Mexique ou en

*suite page 4*

Chine. Le phagocytage de l'élevage par les productions animales a néanmoins laissé subsister des éleveurs aux marges des activités industrielles, marges favorisées par la nécessité de tenir le credo de « l'agriculture familiale » française affiché depuis l'après-guerre par les modernisateurs. Ce credo est battu en brèche aujourd'hui et les filières assument leur caractère industriel et capitalistique que ce soit dans l'industrie porcine ou dans l'industrie laitière bientôt soumise à la disparition des quotas laitiers. Les éleveurs qui ont survécu (et qui survivent difficilement) à ce processus d'industrialisation sont ceux qui ont autonomisé leur système, gardé une structure familiale ou fondée sur la coopération, et créé des liens avec les consommateurs. En bio ou dans des systèmes non intensifiés, ils font très souvent de la vente directe. Ils font partie d'AMAP ou vendent leurs produits sur les marchés, sur internet... Ces éleveurs sont aussi souvent des transformateurs de leurs produits. Ils ont donc la maîtrise de leur production. Ces éleveurs ont une haute idée de leur métier. Ils portent des valeurs morales dans leurs relations aux animaux, à la nature et aux consommateurs. Ils participent pour une part minime à la production – ce ne sont pas de grands bénéficiaires des subventions

de la PAC- mais ils ont une place centrale dans la relation entre paysans et société.

C'est par le tryptique du don : donner-recevoir-rendre que Marcel Mauss expliquait la construction et la permanence du lien social. Cette théorie est également féconde pour comprendre comment la relation de don entre humains et animaux en élevage s'articule avec la relation de don entre humains. Les éleveurs donnent la vie aux animaux, leur offrent une vie aussi bonne qu'ils peuvent la leur donner, donnent leur temps, leur sollicitude... Les animaux donnent leur présence, leur consentement au travail, voire leur implication dans leur travail, et in fine leur vie. Le don se comprend dans la relation individuelle (la vache donne un veau) et dans la relation au troupeau car si un individu meurt, le troupeau reste et c'est à travers lui que se poursuit le cycle du don. Comme le précise Alain Caillé, le don maussien n'est pas un don pur renvoyant à l'abnégation. Il est désintéressé mais il est aussi intéressé. Il est libre mais il est aussi contraint. En élevage, et on le comprend d'autant mieux si on inscrit les rapports de don entre humains et animaux dans les relations de domestication, celui qui fait le premier don prend un risque. Celui de ne pas avoir de

retour. D'une certaine manière donc, il est intéressé car le contre don est espéré sinon attendu. Dans la relation avec les animaux, avec les vaches tout comme avec d'autres animaux domestiques, les animaux donnent, reçoivent et rendent tout comme les humains donnent, reçoivent et rendent. Et c'est comme cela que nous vivons ensemble depuis 10 000 ans. Les systèmes industriels ont rompu ce cycle du don en réduisant nos relations avec les bêtes à des rapports d'exploitation. Ainsi que l'expriment de nombreux éleveurs, nous ne sommes pas à la hauteur des animaux. C'est-à-dire nous ne sommes pas à la hauteur du don que nous font les animaux. Nous sommes déçus. □

**[Jocelyne Porcher est l'auteure de *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. La Découverte]**

#### Bibliographie

Steiner R., 1984 (1924), *Agriculture. Fondements spirituels de la méthode bio-dynamique*, éd. anthroposophiques romandes. Lambert B., 1970. *Les paysans dans la lutte des classes*, éd. Seuil. Hervieu B., Viard J., 2001, *L'archipel paysan. La fin de la république agricole*, éd. de l'Aube. Mauss M., [1923] 1999, *Essai sur le don, dans Sociologie et Anthropologie*, éd. Quadrige-PUF. Caillé A., 2000, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, éd. Desclée de Brouwer.

# Des productions animales aux ersatz biotech, vers une agriculture sans élevage

**Face aux méfaits du productivisme de l'industrie animalière comment défendre l'élevage et les éleveurs ? Mais comment penser un monde dans lequel les animaux seraient presque totalement absents ?**

**E**n dépit de leur acharnement à faire honorairement leur métier, ce sont ces éleveurs résistants qui subissent le plus violemment les attaques des « *défenseurs des animaux* » dont le discours critique est soutenu par les théories de « *l'éthique animale* ». Ces théories rassemblent les travaux d'un nombre impressionnant de philosophes, de juristes, de sociologues, d'écrivains, de journalistes..., unanimement mobilisés par la « question animale ». Après

presque deux siècles d'industrialisation de nos relations aux animaux d'élevage, ces « intellectuels » découvrent la violence des productions animales et le tragique de la condition animale dans nos sociétés industrielles. Leur stupeur et leur consternation est telle qu'il ne se passe pas une semaine sans qu'un magazine ou un ouvrage n'en fasse état.

Face à cette découverte d'un monde animal courbé sous le joug des idiots moraux que seraient les éleveurs, enfonçant vaillamment des portes ouvertes (par d'autres, bien avant eux), ils clament leur courageuse résistance, portent haut le drapeau de la justice et de la morale et promeuvent le végétarisme – ou plus logiquement le veganisme<sup>1</sup> – comme mode d'action contre l'élevage. Contre l'élevage

**Jocelyne Porcher**  
Zootechnicienne et sociologue  
à l'INRA

en effet tout autant sinon plus que contre les productions animales. Les discours ne font pas ou fort peu la différence, l'idée centrale étant que la domestication des animaux constitue la matrice des rapports d'exploitation que nous aurions avec les animaux<sup>2</sup>. Que cette assertion aille contre le réel de nos liens collectifs aux animaux et que l'hypothèse inverse – la domestication des animaux comme vecteur de notre émancipation – puisse être beaucoup plus féconde ne les arrête pas. La machine à « libérer les animaux » est lancée, et elle a trouvé ses servants, ses théoriciens et ses petites mains. Mais de quoi est constituée

au juste cette machine et au service de qui roule-t-elle ? Si nous regardons de plus près, au-delà de l'agitation médiatique créée par les communicants vegan<sup>3</sup>, nous constatons que ce projet d'« agriculture sans élevage » s'inscrit parfaitement dans la dynamique capitaliste de l'agriculture industrielle. La critique radicale de l'élevage arrive fort opportunément en même temps que le développement industriel de substituts aux produits animaux. Le projet d'agriculture sans élevage est d'abord porté par les multinationales, les fonds d'investissements, les start-up biotech. Les scientifiques et les industriels avaient soustrait l'élevage des mains des paysans pour en faire un ensemble d'activités profitables. Les scientifiques, les fonds d'investissements et les innovateurs biotech sont en train de retirer la production alimentaire des mains des éleveurs. C'est le cas plus largement de l'agriculture qui mondialement devient une agriculture de firme (accaparement des terres, concentration des surfaces...). C'est le cas de l'élevage et des produits animaux qui passe des mains des agriculteurs à celle des entreprises biotech, d'un bien commun -l'alimentation- à des produits brevetés.

Les entreprises biotech sont financées par des multinationales, des fonds d'investissements, des holdings, comme la Fondation Bill Gates qui soutient par exemple l'entreprise « *Beyond meat* » et Hampton Creek Foods (« *Beyond eggs* ») lesquelles proposent des ersatz de poulet sans poulet, du bœuf sans bœuf, des œufs qui n'en sont pas, de la mayonnaise sans œufs... Hampton Creek Foods est également soutenue par des fonds d'investissements comme Khosla Venture, dirigé par le milliardaire Vinod Khosla ou Founders Fund. La firme multinationale Cargill a pour sa part breveté un substitut de fromage pour plats préparés, notamment pour les pizzas : le Lygomme ACH Optimum essentiellement constitué d'amidons. La promotion de ces produits, notamment via internet bénéficie d'énormes budgets et s'appuie sur les vecteurs ordinaires de la publicité. Les sites de vente en ligne donnent une grande importance aux images (enfants et chiens tellement heureux de manger de la mayonnaise sans œufs : « *the joy is here* », des « *beef-free crumbles* » ou des « *chicken-free strips* »). Les ingrédients de ces produits sont globalement toujours les mêmes : du soja (ou au contraire garanti sans soja), des protéines de pois, de la levure, de l'ail, des oignons, du vinaigre,

du caramel, du sulfate de calcium, chlorure de potassium...

La recherche sur la viande in vitro est également soutenue par ces mêmes investisseurs. Pour les vegans, la nourriture végétale moralement pure ; pour les masses laborieuses irrédûciblement carnivores la viande non issue d'animaux. Notons que l'industrie des productions animales sur ce point a largement préparé le terrain. Entre un morceau de poulet industriel et son ersatz in vitro, l'équivalence ne devrait pas être difficile à faire<sup>4</sup>. Pas question en effet de produire de la viande de bœuf (du vrai bœuf), ni de la viande de qualité. Il s'agit juste de passer d'un produit industriel à un autre en changeant de producteurs et de bénéficiaires. Ainsi que l'a précisé l'un des dirigeants de ces entreprises, l'agriculture est devenue une activité obsolète. C'est en substance ce que disaient les promoteurs des productions animales au 19<sup>ème</sup> siècle : contre l'archaïsme des paysans, vive la modernité profitable. L'association de défense des animaux PETA, tout comme la majorité des associations de défense des animaux, soutient ces innovations. Elle a offert une prime d'un million de dollars aux chercheurs capables de produire de la viande in vitro et cautionne sans réserve Beyond Meat et ses produits animaux sans animaux.

### La fin de l'élevage comme bien collectif

Une chose est toutefois surprenante. Pourquoi garder l'empreinte du produit animal et non inventer des produits totalement nouveaux ? Sans doute parce que dix mille ans de relations avec les animaux ne sont pas aussi faciles à effacer et que cet effacement sera opéré progressivement. Jusqu'à ce que la question de choisir un produit animal ou pas ne se pose plus. Cette prise en main va signer la disparition des productions animales, qui seront incapables de faire la différence entre les produits animaux industriels et leurs substituts, mais il risque de signer également la fin de l'élevage. Non pas l'élevage comme activité marginale réservé à une niche de consommateurs aisés, mais l'élevage comme bien collectif. Les animaux d'élevage et leurs éleveurs risquent tout simplement disparaître de nos vies. Le discours moral dont les « intellectuels » nous rebattent les oreilles ne sert donc pas les animaux mais les fonds d'investissement. Pour que ces fonds jouent gagnant, il faut que nous

changions nos modes de consommation alimentaire. Pour cela nous devons être convaincus que nous sommes coupables de torts envers les animaux et envers la planète, que nous devons être bons, être pacifiques, être justes... Que nous devons faire confiance à Bill Gates et consorts pour assurer notre alimentation.

Cette orientation calamiteuse n'est pas une fatalité économique. C'est un choix de société. Notre condition et celle des animaux d'élevage sont intimement liées. Nous ne libérerons pas les animaux sans nous libérer nous-mêmes. Car nous sommes la même glaise, et c'est le travail en commun qui nous donne forme. C'est pourquoi il faut concrètement soutenir les éleveurs et leurs animaux dans les AMAP, sur les marchés, sur internet, dans leurs fermes. Ne devenez pas vegan, allez plutôt discuter avec les vaches ! ☐

1. Bien que de nombreux défenseurs des animaux proclament leur pureté morale tout en consommant des produits laitiers et des œufs. Ne pas manger de viande les placerait dans le bon camp. Rappelons que le végétarisme n'exclut pas l'élevage. Au contraire, pour qu'un végétarien puisse ne pas manger de viande tout en consommant du fromage, il faut qu'un autre mange la viande qu'il ne mange pas. Il ne fait donc que déléguer la consommation de viande et la responsabilité de la mort de l'animal. Mais une vache ne produit pas de lait sans donner naissance à un veau ; il n'y a pas d'œufs sans poules...

2. Notons que les théories de la « libération animale » proposent implicitement non seulement de rompre les rapports de don que nous entretenons avec les animaux mais pire encore de les rompre sans payer nos dettes.

3. Notons que ces communicants sont des professionnels. Ils ont des cibles privilégiées, par exemple la femme de 30 ans qu'il faut convaincre que sa santé passe par le véganisme- et qui de plus diffuse cette assertion à ses enfants-, et des moyens bien rodés en publicité : raconter des histoires (faire du story telling, par exemple à propos d'un sportif vegan), infiltrer les associations (de gauche au nom de l'émancipation et de droite au nom de l'éthique -animale- des affaires), les réseaux sociaux, l'éducation nationale... et les médias.

4. Porcher J., 2010. La production de viandes in-vitro, stade ultime ? La Revue Politique et Parlementaire n° 1057. Europe : quelle PAC pour 2013 ? Oct/nov/dec 2010, pp 97-104. En ligne : <http://www.revuepolitique.fr/blog/la-production-de-viandes-in-vitro-stade-ultime/>